

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE
n°5 – février 2016 ISSN 2431-1979

LECTURES D'OUTRE-MANCHE

I am mad about english literature

Robinson Crusoé, Olivier Twist, David Copperfield, Ivanhoé...J'en ai passé des heures de mon enfance en leur compagnie ! Et aujourd'hui encore j'ouvre avec le même plaisir Daniel Defoe, Charles Dickens ou Walter Scott que de nombreux autres auteurs d'outre-manche ont rejoints dans ma bibliothèque. Je ne les citerai évidemment pas tous, mais qu'ils s'appellent W. H. Auden, Jane Austen, William Blake, Robert Burns, E. M. Forster, James Joyce, John Keats, John Milton, William Shakespeare, Oscar Wilde ou W. B. Yeats, l'anglo-normand que je suis se délecte à la lecture de leurs œuvres.

Dominique Hoizey



Photo : © Dominique Hoizey

Une passion anglaise **Virginia Woolf**

Un été, las de marcher dans Londres, je me reposai Russel Square, et là, feuilletant une biographie de Virginia Woolf écrite par une jeune universitaire de Liverpool, Alexandra Harris¹, je ressentis comme un coup de foudre qui me détermina à entrer dans l'intimité de l'auteur de *Mrs Dalloway*. Virginia Woolf n'était pas pour moi une étrangère, et encore moins une inconnue, mais sa présence s'imposa – rassurez-vous, je ne crois pas aux fantômes – en un lieu qui lui était familier. Je devins comme fou de Virginia Woolf.

LIRE LA SUITE PAGE 2 ⇨



Virginia Woolf en 1902

Photo de George Charles Beresford (1864-1938)

Un romantique anglais méconnu

Robert Southey

400th anniversary of Shakespeare's death

La noire légende de Richard III

LIRE PAGES 3-4

Une passion anglaise : Virginia Woolf

Bizarre, Virginia Woolf ?

Après ce séjour londonien je me mis à dévorer son *Journal*. Un peu plus de 1500 pages dans l'édition française² ! Un passage daté du 18 février 1922 m'intrigua : « Le seul intérêt que je présente en tant qu'écrivain réside, je commence à le voir, dans une personnalité bizarre, et non dans une force, une passion, ni rien de remarquable³. » Bizarre, Virginia Woolf ? Elle a beau souligner dans un petit essai sur la liberté des mots qu'aucun écrivain « ne voudrait imposer son propre misérable caractère, ses secrets et ses vices sur le lecteur⁴ », il m'est difficile, en la lisant aujourd'hui, d'écarter ce mal qui la conduisit le 28 mars 1941 à se jeter dans l'Ouse, accomplissant ainsi ce qui, selon ses propres mots, lui paraissait « la meilleure chose à faire⁵ », et qu'elle évoque dès son premier roman *Traversées* en décrivant l'esprit de Rachel « pareil au paysage extérieur lorsque, sombre sous les nuages, il est impitoyablement cinglé par le vent et la grêle⁶. » Une autre page de son *Journal* exprime encore mieux sa souffrance : « L'effet physique est celui d'une vague douloureuse s'enflant dans la région du cœur ; elle me ballote. Je suis malheureuse, malheureuse ! Mon Dieu, je voudrais être morte ! [...] Encore la vague ! La souffrance irrationnelle. Le sentiment d'échec... [...] Est-ce que tout le monde connaît cet état d'esprit ? Pourquoi ai-je si peu d'empire sur moi-même⁷? »

La jeune fille qui « lisait selon ses choix »

Ce qui me frappe (et m'attire) chez Virginia Woolf, c'est l'immense culture littéraire dont son œuvre témoigne dès le début, quand on sait que les deux sœurs Stephen, Vanessa et Virginia, n'eurent pour éducateurs que leurs parents, mais, comme elle le souligne elle-même dans *Traversées*, « ce système d'éducation avait un grand avantage. Il n'enseignait rien, mais il n'élevait pas d'obstacle devant le talent réel que d'aventure l'élève pouvait posséder⁸ ». Sans doute peut-on dire de Virginia Woolf comme de Katharine dans *Nuit et jour* que « sa toute première conception du monde incluait un cercle de personnages augustes auxquels elle donnait les noms de Shakespeare, Milton, Wordsworth, Shelley⁹ ». Ce qui est sûr, c'est qu'elle lut beaucoup, et son premier roman, *Traversées*, le montre. Nous y trouvons sous sa plume aussi bien Anne, Emily et Charlotte Brontë que John Donne, Alexander Pope, Jane Austen, Thomas Hardy ou Oscar Wilde, sans oublier William Cowper, poète du XVIII^e siècle, dont Rachel dans *Traversées* se dit « rasée¹⁰ ». Du côté des classiques grecs, citons Sapho et Pindare, et du côté des étrangers, Ibsen et Maupassant. Des

philosophes aussi tel que George Edward Moore dont on sait qu'elle lut les *Principia Ethica* en 1908, et c'est cet ouvrage qu'elle met, semble-t-il, entre les mains de Mrs Ambrose qui, entre quelques points de broderie, « regardait de côté et lisait une phrase touchant la Réalité de la Matière, ou la Nature du Bien¹¹ ». On peut croire comme une expérience vécue ce que Virginia Woolf écrit de Rachel, à savoir que, jeune fille, elle « lisait selon ses choix¹² ».



Leslie Stephen et sa fille Virginia

Photo de George Charles Beresford

Virginia Woolf lectrice de J. Joyce, K. Mansfield, Vita Sackville-West et Marcel Proust

Virginia Woolf dont il nous faut rappeler ici qu'elle épousa en 1912 Leonard Woolf – éditeur au début des années 1920 d'écrivains comme T. S. Eliot, E. M. Forster, Maxime Gorki et Sigmund Freud – fut toute sa vie une grande lectrice. Et une critique littéraire redoutable comme en témoigne ce jugement sur l'*Ulysse* de James Joyce consigné le 6 septembre 1922 dans son *Journal* : « J'ai terminé *Ulysse*, et je trouve que c'est un coup manqué. Le génie n'y manque pas, certes, mais il n'est pas de la plus belle eau. Le livre est diffus. Il est saumâtre. Il est prétentieux. Vulgaire aussi, et pas seulement au sens ordinaire, mais au sens littéraire. Je veux dire qu'un écrivain de grande envergure respecte trop

l'art d'écrire pour vouloir truquer, choquer, faire de l'épate¹³. » Peut-être faut-il croire l'auteur de *La Chambre de Jacob* quand elle écrit que « la beauté définitive d'une œuvre écrite échappe aux contemporains » et qu'« ils devraient au moins [...] tomber à la renverse ; et cela, ajoute-t-elle à propos d'*Ulysse*, je ne l'ai pas fait¹⁴. » Virginia Woolf n'est guère plus tendre avec Katherine Mansfield qu'en 1918 elle assassine à propos de *Félicité* : « Je ne vois vraiment pas comment on pourrait encore lui faire confiance en tant qu'écrivain et même en tant que femme, après cette sorte d'histoire. Il va, je le crains, me falloir admettre que son intelligence n'est qu'une très mince couche de terreau, d'à peine un ou deux pouces, recouvrant un roc très stérile¹⁵. » Avec Vita Sackville-West la séduction joua tout de suite. Après une visite de la romancière, le 15 septembre 1924, elle écrit : « C'est une grande dame, avec tout l'allant et le courage des aristocrates, et moins de leur puérité que je ne le pensais. Elle nous a laissé une nouvelle que je trouve assez intéressante. Il est vrai que j'y vois mon propre visage. Mais son style est maintenant plus dépouillé ; on y entrevoit même une lueur qui pourrait bien être celle de l'art ; c'est du moins ce que je pense ; et vraiment, j'admire son talent et sa sensibilité ; car n'est-elle pas mère, épouse, grande dame, maîtresse de maison tout en noircissant du papier¹⁶ ? » Grande admiratrice de *La Princesse de Clèves*, Virginia Woolf ne l'était pas moins de Marcel Proust : « Ce qu'il y a de remarquable chez Proust, c'est cette combinaison d'extrême sensibilité et d'extrême acharnement. Il scrute le papillonnement des nuances jusque dans leurs plus infimes composants. Il est aussi solide qu'une corde de violon et aussi subtil que la poussière des ailes du papillon. Et j'imagine qu'il va à la fois m'influencer et me mettre en fureur à chaque phrase que j'écrirai moi-même¹⁷. »



De gauche à droite : **James Joyce** (en 1915) – **Katherine Mansfield** – **Vita Sackville-West** (vers 1940)
Photos : Alex Ehrenzweig – Hulton Archive – Getty Images

1. Alexandra Harris, *Virginia Woolf*, Thames & Hudson, 2011. 2. Virginia Woolf, *Journal intégral 1915-1941*, traduit de l'anglais par Colette-Marie Huet et Marie-Ange Dutartre, Stock, 2011. 3. VW/J, p. 432. 4. Virginia Woolf, « Artisanat ou Les mots doivent avoir leur liberté », in *Le cinéma et autres essais*, Les Éditions de Paris, 2012, p. 41. 5. Lettre à Leonard Woolf in Virginia Woolf, *Œuvres romanesques*, édition publiée sous la direction de Jacques Aubert, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2012, Lettre à Leonard Woolf, II, p. XXIII. 6. *Traversées*, traduction par Jacques Aubert, VW/Œ, I, p. 226. 7. VW/J, p. 657. 8. *Traversées*, VW/Œ, I, p. 29. 9. *Nuit et jour*, VW/Œ, I, p. 409. 10. *Traversées*, VW/Œ, I, p. 30. 11. *Traversées*, VW/Œ, I, p. 27. 12. *Traversées*, VW/Œ, I, p. 122. 13. VW/J, p. 458. 14. VW/J, p. 458. 15. VW/J, p. 175. 16. VW/J, p. 553. 17. VW/J, p. 570.

400th anniversary of Shakespeare's death

La noire légende de Richard III

📖 Aude Mairey, *Richard III*, Ellipses, 2011

« Un cheval ! Mon royaume pour un cheval ! » Ce mot que Shakespeare fait dire à Richard III à la bataille de Bosworth en 1485, à l'issue de laquelle Henri Tudor devint roi d'Angleterre, n'appartient pas à l'histoire mais à la noire légende de Richard III dont l'attitude semble avoir été tout autre. En effet, si l'on en croit la *Ballad of Bosworth Field*, qu'Aude Mairey cite dans son livre, Richard III a refusé le cheval qu'on lui proposait pour s'enfuir : Il dit : « Mets-moi ma hache de bataille en main et fixe bien la couronne d'Angleterre sur ma tête ! Car, par celui qui a façonné la mer et la terre, je mourrai aujourd'hui roi d'Angleterre ! » Qui était donc Richard III ? Il a ses partisans et ses adversaires. Si, pour de nombreux historiens, il est coupable d'usurpation et du meurtre de ses neveux, d'autres pensent que le véritable meurtrier des jeunes princes aurait été Henri Tudor ou, comme l'historien américain Paul Murray Kendall, Buckingham. Richard III a inspiré au XX^e siècle romanciers, dramaturges et cinéastes – je pense en particulier au *Richard III* de Laurence Olivier – et derrière la caricature que cet engouement peut engendrer, écrit Aude Mairey, « reste la fascination exercée par un personnage dont les actes ont soulevé et soulèvent encore, cinq cents ans après sa mort, autant de questions historiques que philosophiques » (p. 255).

Un romantique anglais méconnu : Robert Southey

📖 Jean Raimond, *Robert Southey-The Exterminating Angel*, Michel Houdiard Éditeur, 2015

Sans doute les noms de Byron, Shelley et Keats – John Keats que Jane Campion a filmé dans *Bright Star*, nous sont-ils plus familiers que celui de Robert Southey (1774-1843). On doit admettre avec Jean Raimond, dont le présent ouvrage est en anglais, que ce poète de la première génération romantique, celle de Wordsworth et de Coleridge, « has long been neglected¹ ». De fait, il gagne à être (mieux) connu, et autrement qu'à travers le témoignage laissé par Thomas de Quincey dans ses *Souvenirs de la région des Lacs* : « Sentant que sa position en littérature et les lauriers qui ornent son front le désignent à la curiosité et à l'intérêt de la compagnie – à savoir que l'on se tourne constamment vers lui pour recueillir son avis sur toutes les questions du moment –, il cherche à satisfaire ces requêtes en économisant sur le temps et la pensée qu'il leur consacre. Son cœur bat sans cesse pour son « épouse », à savoir sa bibliothèque² ».



Robert Southey

Photo : © National Portrait Gallery

« I saw five or six men on Sunday stoning a dog to death – and I heard the dog's cries – and I wished I had been the Exterminating Angel. »

Robert Southey (26 juillet 1796)

Jean Raimond, grand connaisseur de la vie et de l'œuvre de Robert Southey auquel il a consacré sa thèse de doctorat³, rapporte dans un autre livre que je recommande à tous ceux qui franchissent la Manche⁴, qu'à la mort de l'écrivain, en 1843, son imposante bibliothèque « ne comportait pas moins de 14 000 volumes ». Fasciné et influencé par Robert Southey, Percy Bysshe Shelley ne manqua pas de s'y ressourcer à une époque où il ne manifestait pas encore trop d'animosité à l'encontre du poète de *The Curse of Kehama*⁵. Our dear old Shelley ! Jean Raimond regrette avec raison que le nom de Robert Southey soit « presque automatiquement » associé à celui d'un plus grand poète de son temps, Shelley ou Keats. Oui, pas de chance pour lui ou plutôt « bad luck for him » ! Et s'il est déraisonnable de traiter Robert Southey « comme un écrivain mineur simplement parce qu'il n'est pas l'égal de plus grandes figures que lui⁶ », réhabiliter la totalité de sa production littéraire « n'aurait pas de sens⁷ ». Que penser, par exemple, de sa *Joan of Arc* ? Voilà une page qui, au début du XIX^e siècle, n'échappa pas au baron d'empire Antoine Bruguière. Il note dans la préface de sa traduction d'une autre œuvre de Robert Southey, *Roderick, the Last of the Goths*, que « le courage et les malheurs de l'héroïne d'Orléans inspirèrent [...] les premiers accens de la muse de M. Southey⁸ ». L'intention polémique de *Joan of Arc* ne fait pas de doute, et grâce à Robert Southey, comme le souligne Jean Raimond, l'image de « Jeanne la sorcière » – tant pis pour Shakespeare qui l'a décrite dans *Henry VI* d'une manière peu flatteuse ! – a été supplantée par celle de « Jeanne la libératrice⁹ ». Voilà qui colle bien à la personnalité de Robert Southey qui « aimait jouer le rôle de l'Ange Exterminateur¹⁰ ».

1. Jean Raimond, *Robert Southey-The Exterminating Angel*, Michel Houdiard Éditeur, 2015, p. 9. 2. Thomas de Quincey, *Œuvres*, édition publiée sous la direction de Pascal Aquien, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2011, p. 1072. 3. Jean Raimond, *Robert Southey*, Didier, 1968. 4. Jean Raimond, *La Grande-Bretagne et ses lieux de mémoire*, L'Harmattan, 2001, p. 218. 5. Voir sur ce point Richard Holmes, *Percy Bysshe Shelley*, traduit de l'anglais par Robert Davreu, Fayard, 1990, p. 131-134. 6. Jean Raimond, *Robert Southey-The Exterminating Angel*, p. 10. 7. *Ibid.* p. 11. 8. *Roderic, dernier roi des Goths*, poème traduit de l'anglais de Robert Southey par M. le Chevalier***, Paris, chez Delaunay, 1821. 9. Jean Raimond, *Robert Southey-The Exterminating Angel*, p. 33. 10. *Ibid.* p. 11.